Document généré le 12 juil. 2025 08:26

L'Inconvénient

L'INCONVÉNIENT
littérature, arts et société

Le chaînon manquant

Vincent Lambert

Numéro 82, automne 2020

URI : https://id.erudit.org/iderudit/94685ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (imprimé)
2369-2359 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Lambert, V. (2020). Compte rendu de [Le chaînon manquant]. *L'Inconvénient*, (82), 55–57.

Tous droits réservés © L'inconvénient, 2020

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Le chaînon manquant

LE RÉEL ET NOUS **Vincent Lambert**

> Considérer l'homme comme un habitant
> ou bien une partie intégrante de la Nature,
> plutôt que comme un membre de la société.
> H.D. Thoreau

J'étais avec mon père dans une chaloupe, à cent kilomètres au nord de Forestville. Mon père dont je n'ai jamais trop perçu la sagesse que lui trouvait ma mère, mon père qui me répondait hier soir, quand je lui disais qu'un ami filait un mauvais coton et que je m'en faisais pour lui, seul dans son appartement : « Un quatre et demi, c'est pas pire. » Mon père m'a signifié ce jour-là qu'il avait fait la paix avec les maringouins. Il en avait justement un sur la main. Le maringouin lui pompait le sang. On l'a regardé une minute ou deux. Quand il a eu fini, il a extirpé sa trompe et s'est envolé lourdement, et je l'ai ressentie, la petite excitation, le petit enchantement.

Comment l'expliquer ? Par une inversion du rapport de force, j'imagine, par la possibilité même de ce retournement inattendu dans le grand ordre des choses. Je n'avais jamais songé qu'on puisse se laisser piquer. Quel animal prendrait une telle décision ? Qui aurait cru qu'un combat vieux de quelques millénaires pouvait aussi simplement prendre fin ?

J'ai repensé à cette histoire ce matin, en lisant Darwin. Je voulais savoir si, telle qu'il l'a formulée, la théorie de la sélection naturelle pouvait servir de justification aux sociétés modernes pour écarter les éléments vulnérables en vue du renforcement de l'espèce, comme le font les autres mammifères. Darwin avait bien noté, chez l'être humain civilisé, une propension tout à fait inhabituelle dans le règne animal à veiller à la survie du plus faible : « Nous faisons tout notre possible pour mettre un frein au processus de l'élimination ; nous construisons des asiles pour les idiots, les estropiés et les malades ; nous instituons des lois sur les pauvres ; et nos médecins déploient toute leur habileté pour conserver la vie de chacun jusqu'au dernier moment. » Darwin lui-même n'est pas certain de la rentabilité de l'affaire : « Ainsi, les membres faibles des sociétés civilisées propagent leur nature et en conséquence, nous devons subir sans nous plaindre les effets incontestablement mauvais générés par les faibles qui survivent et propagent leur espèce. » L'inconvénient, oserait-on dire, c'est

qu'il nous est presque impossible de « réfréner notre sympathie, même avec l'insistance expresse de la stricte raison, sans une détérioration de la partie la plus noble de notre nature ». D'un point de vue strictement raisonnable, en effet, il n'est pas difficile de saisir la logique qui a mené les nazis à mettre en œuvre l'élimination des malades mentaux et des Juifs, et qui justifie maintenant le pire individualisme néolibéral. Ils avaient même inventé un euphémisme pour se faire pardonner devant Dieu : *Gnadentod*, la mort miséricordieuse, la société allégée des faibles et les faibles de leur souffrance. Le vrai mystère n'est pas là. Le vrai mystère est dans cette sympathie irrépressible, dans cette conscience qui nous travaille et refuse d'écraser le plus faible et l'inutile au nom du progrès, dans cette obligation intime à laquelle les nazis eux-mêmes prétendaient se soumettre en légitimant hypocritement une telle horreur avec les mots mêmes de la compassion. Le vrai mystère était la marche arrière de la machine à supprimer les vies qui ne valent pas grand-chose. Mon père qui donnait aux maringouins le droit de boire et d'exister.

Darwin semble se dire : on se demande bien comment l'humanité pourra survivre longtemps avec une telle mentalité. Mais devant le 21e siècle, les guerres, la destruction des écosystèmes, le contraire paraît plus plausible : on se demande comment elle pourrait survivre à sa propre domination. Il n'a jamais été aussi clair que la survie du plus fort dépend de la survie du plus faible, de la capacité du plus fort à faire place au plus faible et donc à lui offrir son corps.

En fait, c'est l'opposition même de la supériorité et de l'infériorité qui ne tient plus, la fameuse échelle du vivant qui est appelée à se démonter. Des pierres aux humains en passant par les mollusques et les oiseaux, les Grecs voyaient s'accomplir le grand projet de la création vers une conscience suprême ; et Platon insérait, juste en dessous des hommes, l'échelon des femmes. C'est d'après le même « ordre naturel » que les rangs sociaux se maintenaient sous l'autorité divine du roi, que d'éminents penseurs des Lumières justifiaient l'esclavage des Africains en prétextant que « ces êtres réalisent leur être aussi complètement que n'importe quelle race de mortels ; ils remplissent cet espace dans la vie, à l'intérieur des limites qu'ils sont incapables de dépasser[1] » ; c'est d'après la même fatalité qu'Herbert Spencer traitait la pauvreté comme une conséquence normale du « darwinisme social » et qu'Heidegger jugeait les Juifs « pauvres en monde » (mais un peu moins que les animaux). Et, sans en avoir trop conscience, nous en sommes encore là. La vieille métaphore hiérarchique continue de refroidir nos regards. Regardez les nouvelles, cherchez le lien entre l'appauvrissement de la vie terrestre et la violence perpétrée sur les femmes, les Noirs, les immigrants, les homosexuels et les trans, les Autochtones, les animaux, les vieux croupissant dans les CHSLD, parfois encore les enfants : voilà des formes de vie qui ont en commun d'être jugées faibles en force ou en conscience. Les dernières années ont vu l'accélération d'une tendance qui a déjà quelques siècles et qui montre à quel point la belle grande chaîne a enchaîné les êtres et la nature elle-même dans une gradation prétendument naturelle des pouvoirs. Le lien, c'est l'échelle du vivant. Ce qu'on appelait aussi la grande chaîne des êtres.

L'idée était pourtant magnifique, non ? Je crois qu'on sera tous d'accord avec Albert Schweitzer quand il écrit que les modernes doivent à tout prix penser au-delà d'eux-mêmes et prendre conscience de leur intrication dans la fabrique de la vie : « *Man's ethics must not end with man, but should extend to the universe. He must regain the consciousness of the great Chain of Life from which he cannot be separated.* » Le malentendu, c'est qu'on a avant tout retenu de Darwin qu'il infligeait à nos images divines la fameuse blessure narcissique dont parlait Freud en nous plaçant dans la descendance du singe, alors qu'il établissait du même coup comme une vérité indubitable (démontrée depuis encore et encore) l'ascendance commune de tous les êtres terrestres. C'est possiblement la source de toute sympathie, à commencer par celle qui retient parfois les hommes d'écraser les insectes.

On a beaucoup parlé de la sélection naturelle, mais une prise de conscience plus fondamentale encore était celle de notre ancrage dans l'unité du vivant. C'est pourquoi Arthur Conan Doyle disait que, si la vie est une grande chaîne, on pouvait admirer sa nature profonde en observant attentivement n'importe lequel des maillons : « *So all life is a great chain, the nature of which is known whenever we are shown a link of it.* » Mais Schweitzer et le père de Sherlock Holmes ne semblaient pas être au courant que, depuis les romantiques, on ne représente plus la nature comme une échelle ou une chaîne univoques, mais comme une arborescence. Darwin parlait aussi d'une « *inextricable web of affinities*[2] ». Les deux images ne se contredisent pas. Il suffit de regarder l'arbre d'en haut : les lignes évolutives se déploient dans toutes les directions à partir du centre. Le point n'est pas seul, c'est une intersection. N'être enfin qu'une branche parmi tant d'autres est une révélation humiliante, ne pas être au cœur de l'arbre aussi. Mais pendant ce temps le cœur de l'arbre est en soi, pendant ce temps l'arbre, c'est nous. Et ignorer ça, ne pas sentir sa propre présence sur la grande toile des affinités en regardant les épinettes et les truites et les femmes dans la rue comme des *choses* dissociées de soi est probablement ce qui, par compensation, pousse une branche à se prendre pour l'arbre.

Il est là, le chaînon manquant. Il s'agit en réalité d'un centre invisible. Et j'ai comme l'impression qu'il aime les excentricités : yeux, carapaces, chants, carnivores et photovores, mille sortes de champignons et de papillons, un orignal albinos, la bisexualité des girafes ou des singes, des manchots mâles qui passent leur vie ensemble à couver des œufs abandonnés et, s'il n'y en a pas, des pierres, tout ce qui naît de l'union, la conscience inchangée dans nos corps qui bougent et vieillissent, des façons infiniment diverses (et non séparées) d'être vivant et une étrange compatibilité entre elles, la transformation de la nourriture en paroles, des feuilles de plantain pour soulager les piqûres, tous les sangs mêlés dans le ventre d'un maringouin. Mon pêcheur de père – Roger – penché sur lui comme un métaphysicien anglais du 17e siècle :

> Elle m'a mordu, et elle te mord maintenant,
> et dans cette puce se mêlent nos sangs.
> Cette puce c'est moi, et c'est toi
> et elle est notre nid de noces,
> notre temple.
>
> - John Donne, « The Flea » ■

1. Samuel Estwick, *Considerations on the Negro Cause* (1772), cité par Timothy Mc Inerney, « La grande chaîne des êtres et la pensée racialisée dans la Grande-Bretagne du 18e siècle », *Textes et contextes* [en ligne], no 9, 2014, mis en ligne le 5 décembre 2017. Merci à Philippe Labarre de m'avoir signalé cet article.
2. Charles Darwin, *The Origin of Species by Means of Natural Selection*, New York, D. Appleton & Company, vol. 2, 1896, p. 231, consulté en ligne.